



Sarah Kofman

Sarah Kofman

Une philosophe démasque les pères

par Monique Langlois

J'avais lu et aimé le livre de Sarah Kofman intitulé *Le Respect des femmes* quand j'ai choisi d'assister à ses cours à l'Université de Paris-I, l'ancienne Sorbonne, il y a deux ans. Je ne fus pas déçue. Non seulement j'apprenais énormément, mais c'était un plaisir sans cesse renouvelé de voir cette petite femme énergique mettre en pièces des textes de Freud, Auguste Comte et Rousseau. Je l'ai revue à quelques reprises par la suite et je me suis rendu compte que cette femme à l'esprit percutant était passionnée par son métier de philosophe, d'où cette exigence intellectuelle tant pour elle que pour les autres, qui peut passer pour de la brusquerie.

En novembre dernier, elle donnait une série de conférences aux États-Unis et au Québec. Lors de son passage à Montréal, au congrès de la Société de philosophie, elle a accepté de me rencontrer. Nous avons bavardé de son enfance, de sa carrière et des femmes, bien entendu.

Sarah Kofman est française, née de parents juifs. Aînée d'une famille de six enfants, elle n'avait que huit ans, en 1942, alors que son père, un rabbin, était «ramassé» et déporté à Auschwitz. Dans son texte *Cauchemar* (in *Comment s'en sortir*), elle a exprimé l'angoisse qui l'étreignait un an plus tard, au moment de fuir sa demeure de la rue Ordener, ayant appris que sa famille «était sur la liste» pour cette nuit-là. Ses frères et soeurs étaient déjà cachés à la campagne. C'était en 1943, elle n'avait que neuf ans, et en

descendant avec sa mère («la longue rue Mercadet» vers la rue Labat où une femme les accueillait les soirs de rafle, elle vomissait son repas, pensant ne pas s'en tirer. Elle a vécu cachée le reste de la guerre.

Elle a donc eu une enfance difficile, me raconte-t-elle, et si elle a pu terminer ses études c'est par l'obtention de bourses. Agrégée de philosophie en 1960, Sarah Kofman a enseigné à l'Université de Paris-I à partir de 1970 et a terminé son doctorat d'État en 1976. Mais elle demeure toujours «maître-assistant», en dépit d'une réputation internationale; elle estime que c'est à cause, entre autres, de ses recherches théoriques sur la fonction sexuelle du philosophe (homme) que sa carrière philosophique est actuellement bloquée. Elle croit que sa reconnaissance serait plus grande à l'université si elle était un homme.

Il faut dire que ses re-lectures de Freud, Nietzsche, Comte, Rousseau et Kant se fondent sur un point de vue féminin et que la rationalité dite masculine en prend pour son rhume. Elle y va «franco», selon son expression. En effet, Sarah Kofman poursuit inlassablement et rigoureusement les «fins de l'homme» cachées derrière les discours «pseudo-scientifiques» de ses pairs qui sont parfois, ironie du sort, les pères de leurs disciplines. Il suffit de nommer Freud en psychanalyse et Auguste Comte en sociologie. Ainsi, dans *L'Énigme de la femme* et dans *Le Respect des femmes*, elle montre que les fins de Freud et Rousseau sont l'assujettissement des

femmes et l'assurance de leur possession tranquille. La seule façon, pour l'homme, de surmonter l'angoisse de castration serait de fixer la femme dans une position stable féminine, alors que pour Sarah Kofman le «devenir femme» n'est jamais assuré et que c'est justement l'oscillation entre la position masculine et féminine qui le spécifie.

Il est impossible de parler de tous ses livres car depuis 1970 elle en écrit un tous les deux ans, sinon tous les ans. Le fil conducteur de l'ensemble demeure la psychanalyse, mais à y regarder de plus près l'art demeure une de ses préoccupations. À surveiller cette année, la réédition de son livre *L'Enfance de l'art* et la publication de *La Mélancolie de l'art*, qui regroupe différents articles, en particulier un texte sur Balthus et la conférence sur Diderot donnée à l'Université de Montréal en novembre dernier.

Finalement, je lui ai demandé si elle était féministe. Elle m'a dit «avoir été plus persécutée comme Juif que comme femme». C'est pourquoi sa préoccupation principale a été de «s'affirmer en tant que Juif». Elle précise être féministe «à l'intérieur de son travail théorique, en montrant, contre le parti pris traditionnel, que la femme est capable de rigueur».

À voir le grand nombre de personnes présentes à ses conférences, je pense que la validité de sa démarche, celle du féminin, fait son chemin en milieu universitaire. Enfin.

Monique Langlois, historienne d'art, termine un doctorat en philosophie (esthétique) à l'Université de Paris-X, Nanterre.